**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 59 (1921)
**Heft:** 39

**Artikel:** Le suchet
**Autor:** Jean
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-216690

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## COMME IL L'AIMAIT !..

*(Conte.)*

I

ONCLE Albert était couché dans le cercueil dont on fermait le couvercle. Cet homme chéri allait disparaître pour toujours : ses traits changés se décomposeraient demain; plus jamais ses yeux doux ne nous fixeraient de leur regard si profond, plus jamais sa bouche ne s'ouvrirait pour nous lancer un joyeux bonjour, sa physionomie allait s'oublier comme tout ce qui passe, comme tous les souvenirs, comme tout ce qui semble attachant... Oncle Albert mort était laid: ses joues creusées et jaunes épouvantaient les amis, dégoûtaient les curieux venus là en jasant, dans le but de lorgner la mine de la vieille.

— Relevez-vous, c'est fini.

Deux paysans, des parents, empoignèrent tante Marthe sous les bras et, la soutenant ainsi, l'arrachèrent de ce lieu pour la transporter dans sa chambre.

Elle se jeta, en criant, sur son lit; les deux mains sur le visage, elle roulait sa tête dans l'oreiller, le mordait, le tordait.

— Allons, faut vous faire une raison !

— Albert ! ne l'emmenez pas ! non... mon Dieu ! mon Dieu !

Tante Marthe affolée se déchirait la figure de ses ongles, ses cheveux croulaient, elle se débattait contre ceux qui la maintenaient clouée sur place et qui tentaient de l'apaiser.

— Allons, faut vous faire une raison !

C'était cette phrase sans cesse qu'on lui répétait, elle ne l'entendait pas, elle écoutait les démarches pesantes s'éloigner : le cercueil partait.

— Tonnerre ! ouvrez la porte mieux que ça !

Le cercueil trop long heurtait les meubles, la balustrade de l'escalier.

— Lâchez-moi, par pitié ! je veux lui dire adieu...

— Allons, faut vous faire une raison !

Les pas traînards se perdaient dans la rue; de temps en temps un choc : le cercueil était trop long, décidément.

Dans une salle voisine, une voix criarde s'éleva :

— Pas si vite ! Vous oubliez la couronne de la « Chorale » !

Ce fut comme un froissement de feuilles sèches et la couronne disparut. Le calme se rétablit alors : plus de pas, plus de chocs, plus d'appels, rien sinon des sanglots déchirants et des mots rudes qui voulaient être gentils :

— Allons, allons... faut vous faire une raison !

II

— En somme, comment a-t-il eu le toupet de se pendre, lui, un chrétien, un brave gaillâ ?

— Il avait du noir à cause de son fils.

— Pas étonnant : quand votre gamin t'expédie quelqu'un ad patres, ça doit rien tant être rigolo pour le père, on ne se sent pas à la noce. Mais de là à se nouer la corde au cou !...

— Pis l'était ruiné, le buèbe avait mangé l'argent en menant la vie, pis l'était malade, l'était tracassé rapport au fils.

— Seigneu ! que la jeunesse est crouille au jou d'aujourd'hui ! de mon temps...

— Faitement : jadis on était moraleux, à présent vas-y voi : psitt ! on t'extermine en trois temps, trois mouvements, on entre dans les trains et... y a qu'à voi ce rapide N° 5 !...

— Moi j'ai juré de ne plus reprendre la brouette d'Echallens.

— Y arrivera une aventure dans c'te machine-là, elle marche si lentement qui aurait pas lieu d'avoi le trac pour sauter du wagon une fois l'opération accomplie.

— Pardi ! surtout que ces bandits sont agiles : des gymnasses, quoi !

— Est-ce qu'on veut pédzer ici longtemps ? T'as pas soif, toi ?

— Ah ! mon vieux, avec ce soleil !...

— Messieurs, nous allons rendre les honneurs sans toucher la main.

— Ouf ! enfin, on va pouvoi boire un verre.

III

En remontant du cimetière, le plus affligé était sans doute Etienne, le neveu, un gosse de dix ans. Le dos tourné, il demeurait appuyé contre un tronc; ses épaules se soulevaient. Le régent s'approcha de lui et, lui caressant les cheveux :

— Allons, faut te faire une raison !

Le garçon se retourna tout ébouriffé :

— Ah ! monsieur, l'oncle est mort.

—— Il est heureux : il est au ciel et dans nos cœurs ! arrivé au port avant l'orage il prie pour toi. Le travail fut sa vie, console-toi, il ne souffre plus.

— Ça m'est égal.

— Hein ?

— Ce qui me chagrine, c'est la chaîne.

— Comment ?

— Oui : oncle m'a dit un jour : « Quand je mourrai t'auras ma belle montre en or avec la chaîne. » Quand j'ai vu oncle pendu, tout de suite j'ai pris un tabouret, j'ai grimpé, j'ai fouillé dans les poches, je... j'ai pris la me... montre...

— Ne pleure pas.

— La chaîne n'y était point !

Le régent abasourdi murmura :

— Mais... mais... mais !...

L'enfant se lança contre l'arbre, s'y frappa le front de rage et de désespoir.

La servante du curé examinait de loin cette scène; en femme sensible elle fut émue : une larme dégringola le long de son nez, elle se moucha, et, le mouchoir sur la bouche entra dans la maison en pensant :

« Pauvre petit, hi ! hi ! hi !... comme il l'aimait ! »

*André Marcel.*

---

ON REFUSE. — Bien des compliments de Mme ***; elle fait demander à madame si elle veut lui faire l'honneur d'accepter une tasse de thé chez elle demain soir.

— Y aura-t-il beaucoup de monde ?

— Mais, oui, madame : voici la liste.

— Oh ! vingt personnes au moins !

— Hélas ! oui. Nous avions d'abord bien peur, mais madame pense que comme on sait qu'il y a eu dernièrement la petite vérole dans notre maison, il y aura beaucoup de personnes qui refuseront.

TROP DE MERES. — Le cabinet de toilette d'un théâtre était tous les soirs encombrés de femmes âgées, au service des jeunes actrices.

Le directeur, impatienté, fit afficher le placard suivant :

« Il est absolument interdit aux dames de la troupe d'amener avec elles au théâtre plus d'une mère à la fois. »

---

## SERMON DU JEUNE

A propos des fulminants sermons que, jadis, on était accoutumé à entendre le jour du Jeûne, un spécimen corsé de ce genre avait été prononcé, il y a plus d'un demi-siècle, dans un charmant petit village du Gros-de-Vaud, et voici dans quelles circonstances exceptionnelles avait eu lieu la véhémence de ce discours :

Le pasteur, déjà sexuagénaire, s'apprêtait à convoler en secondes noces avec une jeune fille d'une famille près-voisine. A ce sujet, les langues de l'endroit d'y aller leur train, notamment un jour où quelques femmes lavaient la lessive à quelques pas de la cure; inutile de dire qu'elles rivalisaient de zèle pour débiter leur boniment et leurs réflexions malveillantes sur l'événement en question. Or, elles ignoraient la présence de la future du pasteur, laquelle, dissimulée dans les bosquets du jardin-terrasse qui dominait la fontaine, avait entendu toute la conversation sans être aperçue, et s'était empressée de la rapporter à son fiancé. Celui-ci d'en prendre bonne note pour son sermon du Jeûne qui était proche. Le moment arrivé, passant en revue les péchés qui lui tenaient particulièrement à cœur, et arrivant à ceux de la langue, médisance et calomnie, le pasteur s'exprima ainsi :

— En ce qui concerne la pratique de ces péchés-là, je demande à ceux d'entre vous que cela peut toucher, si on ne pourrait pas utilement placer sur certaine fontaine du voisinage un écriteau portant ces mots : *Ici, je blanchis mon linge et je noircis mon prochain.* Que ceux qui ont des oreilles pour ouïr, entendent.

Ces paroles, qui reflétaient une rancœur personnelle de Monsieur le Ministre, furent prononcées d'une voix acerbe et tonnante. Tout le reste du discours fut à l'avenant; un vrai réquisitoire. En ce qui touchait l'amour des richesses, les paroissiens qui s'en rendaient coupables étaient quasi traités d'orfèvres, et ceux qui, en général, pratiquaient des procédés tortueux étaient presque qualifiés de géomètres. C'est là-dessus que, à bout d'arguments, le prédicateur se décida à terminer son long sermon.

*Pn.*

## LE SUCHET

MATINÉE de juillet : chaleur tropicale. Dans les bois, les dernières marguerites penchent mélancoliquement la tête vers la terre qui ne reçoit plus d'eau.

La Baumine, ce torrent du Jura qu'il fallut endiguer jadis, montre son lit de limon et de cailloux roulés. Les murs et les barrages qui doivent modérer son cours regardent, débonnaires, couler un mince filet sous les pierres. Plus de cascades, plus de chutes, seulement un petit chant monotone et doux !

Sous les sapins aux fûts énormes, il fait bon, il fait frais. Le ciel est bleu; à l'horizon, les nuages se rassemblent comme des enfants qui partent pour la promenade.

Au sortir de la forêt, voici le pâturage de la Combette. Les vaches mangent une herbe rare qui jaunit déjà. Elles cherchent les dernières touffes gourmandes au milieu desquelles se dressent les grandes gentianes aux tiges raides et aux feuilles creuses. Les génisses vagabondent; ou bien elles se groupent à l'ombre d'un vieux sapin et vous regardent passer d'un air mélancolique.

Au chalet, on sort les cochons dans le parc; de vrais cochons de montagne, roses et noirs, bien lavés, avec des yeux narquois, des queues en tire-bouchon et des nez goguenards, des cochons tout pareils à ceux que Taine décrit avec complaisance dans son *Voyage aux Pyrénées.* On mange par escouades parce que les auges sont étroites; le garçon d'écurie va et vient, une mitre à la main, tandis qu'au chalet, les hommes sont rassemblés autour de la chaudière, car le lait va cuire.

Le sentier se perd dans le pâturage. Une haie d'arbustes cache le lit desséché du torret. Ça et là, quelques vieux gogants solitaires aux branches moussues semblent être les bons génies de la petite vallée.

Là-haut, c'est le Suchet; masse arrondie, bordée de rochers contre lesquels s'agrippent les derniers sapins. Le sentier pénètre sous les arbres, il s'insinue dans les rochers, il gravit la pente raide où les fleurs de montagne cherchent la fraîcheur. A mesure qu'on s'élève les pâturages voisins apparaissent avec leurs chalets trapus et leurs clôtures de pierres. Ce sont Grange-Neuve et Noirvaux, plus loin Gascon, les Praz, les Naz et Crébillons au pied des Aiguilles.

Voici le pâturage du Suchet, un grand pâturage qui monte jusqu'au sommet où l'on aperçoit le si-

gnal. Plus de fleurs, peu d'herbe, une herbe jaunie par la sécheresse. Plus que jamais le Suchet, le vieux Suchet, comme on l'appelle volontiers, mérite son nom. Son sommet, pareil à un crâne dénudé, se dresse sous le grand ciel, où le vent chaud passe avec une vitesse vertigineuse.

Il est pareil à un vieillard chargé d'ans et d'ennui. Il n'est pas sur le passage d'une ligne de chemin de fer ou d'une grande route, c'est pourquoi on le délaisse un peu. De Sainte-Croix et des Rasses, on s'en va au Chasseron ou au Mont de Baulmes. De Vallorbe et de la Vallée de Joux, on monte à la Dent de Vaulion, coquettement dressée au-dessus de deux belles vallées.

Pour monter au Suchet, il faut marcher depuis la plaine. Il est loin, il est seul. Dans la succession des chaînes qui forment le Jura, il se tient à l'écart; il se dresse avec sa masse imposante, pareil à un vieux soldat dont la consigne serait de monter une garde perpétuelle sur la terre vaudoise qui s'étend à ses pieds. A l'horizon, les Alpes sont bleues, mais les cimes prennent une teinte orange quand le soleil descend dans un soir de gloire.

Entre les Alpes et le Jura, la plaine immense, toute vallonnée et mamelonnée, la plaine immense couverte d'une verdure si épaisse qu'elle semble noire. Et partout, sur les collines comme dans les vallons, les innombrables taches jaunes des grands carrés de blé. La plaine de l'Orbe est rayée de canaux droits; une fumée blanche s'échappe : c'est le train qui sort du tunnel; il s'allonge lentement sur la plaine pareil à un joujou de bazar qu'on sort du carton. Parfois, émergeant de la verdure et des frondaisons de l'été, des châteaux flanqués de tours, des petites cités moyennageuses, des clochers à la flèche élancée et de gros villages aux bonnes maisons campagnardes serrées autour de l'église.

Quatre lacs sont posés comme des bornes sur les frontières du Pays de Vaud : le Léman, Neuchâtel, Morat et Joux. Le premier décrit sa gracieuse courbe qu'on ne voit pas tout entière. Le second s'allonge, pareil à un grand fleuve qui pousse lentement ses ondes vers le Nord. Il a des flots aussi changeants que les races qui peuplent ses rives. Et derrière le Vully, le lac de Morat arrondit sa cuvette. Le plus petit des quatre, le lac de Joux, est prisonnier des montagnes qui se dressent sur ses rives et de la vaste forêt du Risoux qui ferme l'horizon.

Et quand on redescend, le chemin fait de nombreux lacets dans la forêt de sapins et de hêtres. Ici et là, on voit apparaître le toit de zinc d'un chalet. Un peu de fumée s'échappe de la vaste cheminée. Les murs sont gris et bas. Une table rustique est placée près de la porte d'entrée et, tout près, voici la citerne que chaque jour on examine avec anxiété, comme si elle contenait un trésor gardé jalousement. Tout au fond, un miroitement vous fait apercevoir une petite nappe d'eau. Les chéneaux du toit convergent tous vers la citerne au-dessus de laquelle il y a une grande perche posée sur deux poutres d'appui. A l'une des extrémités est suspendu le seau de bois, tandis qu'à l'autre bout, il y a un contrepoids formé d'une grosse pierre. Etrange rappel de l'Orient que ces vieilles citernes du Jura où l'on puise l'eau qu'on verse ensuite dans la grande auge de bois qui sert d'abreuvoir au bétail. Chez nous, c'est le pâturage et les maisons de pierre; là-bas, c'est l'oasis avec la hutte ou la tente.

A mi-hauteur du Suchet, et entourés de toutes parts par la forêt, voici le pâturage de la Mathoulaz, le chalet du Ré et le domaine de Bel-Coster, tous bien aménagés, ce dernier surtout, véritables pâturages boisés, abrités par une crête couverte de sapins en ordre serré. Le vent du midi n'y fait plus de ravages. Les grands sapins, cônicques et branchus jusqu'à la base, disposés en ordre dispersé, sont des abris pour le bétail en même temps que des régulateurs en temps de pluie. Dans ces pâturages, on a arraché les broussailles, les noisetiers et les plantes parasites comme la gentiane; on a créé des chemins afin de répandre les engrais et l'on a isolé le bétail en entourant la propriété d'une clôture de fil de fer.

Et quand on sort de la forêt, on aperçoit les routes de la plaine. Les villages, tout le long du chemin, égrènent leurs maisons les unes après les autres. De près, on reconnait les grosses fermes avec leurs toits à quatre pans, deux grands et deux petits, et leurs larges auvents. La fontaine coule. Des femmes lavent le linge. Le gros noyer étend ses bras protecteurs jusque près des lucarnes où roucoulent les pigeons.

*Jean des Sapins.*

---

L'IRONIE DU SORT. — Copié sur les murs d'une prison :

« C'est en cherchant une place au soleil que j'en ai trouvé une à l'ombre. »

11 **QUINZE JOURS DANS LE HASLI**

Cette découverte était trop importante pour que Frantz songeât à pousser plus loin ses recherches au sujet de l'âne de l'Anglais. Aidé par le jeune homme qui l'avait accompagné, ils firent un brancard avec des branches de sapins, déposèrent dessus le corps du chasseur, martyr de son métier, et le descendirent dans la vallée, d'où Frantz le fit immédiatement diriger vers sa demeure.

La nouvelle de cet évènement extraordinaire se répandit bientôt dans le pays et y produisit une prodigieuse sensation. Le vaillant chasseur défunt avait été vivement aimé et regretté de tout le monde. Aussi le jour de ses funérailles, un nombreux cortège accompagna sa dépouille à sa dernière demeure, en s'associant de cœur à la douleur de Frantz et de sa vieille mère.

La cérémonie achevée, Frantz se retira à la maison et, s'étant jeté dans les bras de sa mère, il lui dit :

— Mon père a enfin trouvé aujourd'hui une sépulture. Je vous jure, bonne mère, de ne jamais plus chasser de ma vie, car le corps de mon père m'appelait auparavant malgré moi au Titlis. Dieu merci, il repose près de nous. Mariez-moi, disposez de moi comme il vous plaira. Le ciel a parlé, je veux tenir fidèlement mon serment.

— Merci, mon fils, lui répondit sa mère en pleurant, merci. Voilà un bien beau jour pour ma vie, avoir retrouvé mon pauvre défunt et être assurée de conserver mon fils; mais ne pourrais-tu pas te choisir toi-même une femme ?

— Je ne sais. Peut-être, répliqua Frantz en poussant un soupir et en songeant à la jolie Elisabeth de la vallée de Surenen.

Puis, il ajouta :

— Nous verrons plus tard. Pour le moment, je dois veiller sur mon pauvre Anglais malade, jusqu'à son rétablissement. J'irai le rejoindre demain; ne soyez pas en peine si je suis absent quelques jours.

Le lendemain matin, au moment de l'angelus, Frantz reprit la route d'Engelberg et se rendit vers milord. Pendant son absence, l'Anglais avait continué d'aller mieux, et, sur ses ordres, des montagnards avaient aussi continué l'exploration de la montagne, mais sans succès. Frantz demeura donc auprès de l'Anglais, chez les montagnards, une huitaine de jours, jusqu'à l'entière convalescence de l'étranger.

Pendant ce temps, son amour pour Elisabeth n'avait fait que grandir à ce contact de tous les instants au paisible foyer de la jeune fille. Il parla mariage à sa famille, et il eut la joie de ne pas se voir repoussé.

Enfin l'Anglais se sentant complétement rétabli, et n'ayant plus d'espérance de retrouver sa chère monture, *the measter Mouni*, probablement pétrifié dans les glaces, comme l'avait été le père de Frantz, se détermina à remercier et récompenser largement ses hôtes, pour poursuivre tristement son voyage.

On prit un char à banc du pays, afin de suivre une route carossable; ils arrêtèrent de descendre les pentes douces d'un passage qui allongeait la route pour gagner Engelberg et, de là, filer vers le Hasli bernois. L'Anglais fut placé convenablement sur la char. Frantz avait été autorisé à présenter sa chère fiancée à sa mère. La jeune fille monta donc et s'assit auprès de Frantz, tandis que l'un de ses frères prit les guides et conduisit le cheval.

Quand ils arrivèrent à Engelberg, c'était jour de foire, le 15 septembre. En passant près des bestiaux attachés au marché, milord aperçut un âne piteusement lié et mis en vente; sa taille, son pelage, les excoriations de sa peau, sa manière de se tenir, tout lui rappelait son bien aimé compagnon du Titlis et de l'Hymalaya. Il sauta à bas du char et fut l'examiner de près. C'était son âne. La bête et le maître se reconnurent et se témoignèrent un inaltérable attachement. L'Anglais le prit à brasse corps par le cou et l'embrassa avec une touchante effusion. Un paysan l'avait trouvé errant et malade par la montagne, et cherchait à le vendre pour s'en débarrasser.

Milord paya le paysan et reprit son âne avec une joie indicible. De ce moment l'Anglais était ressuscité. Il serra la main de Frantz et de sa fiancée; puis il leur dit :

— Je avais retrouvé les chers amours de mon quieur. Je voulais aussi badigeonner le bâtiment de celles de vous.

Il prit son portefeuille, en sortit quelques banknotes et les leur présentant, il ajouta :

— Je donne deux cents guinées pour la petite chose de nôces de vous. Croissez et multipliez comme les étoiles de la firmamente.

Et remontant sur son âne, il cria pour la dernière fois aux jeunes gens ébahis :

— Bonjour. Farewell ! châarmantes insulaires. Portez-vous bien et moâ aussi.

*Méril Catalan.*

FIN

**ASSOCIATION DES VAUDOISES**

*Petite mise au point.*

Les Vaudoises de Gryon font savoir que leur décision de ne pas concourir a été prise *avant* la parution de certains articles de la presse locale et que le *Courrier Régional de Bex* est l'ami des Vaudoises et ne voudrait pas leur faire de la peine.

Tant mieux, tant mieux !

*Nota Bene*

Tous les repas se prendront à l'Hôtel Bellevue; seul le concours de costumes se fera à l'Hôtel Beau-Séjour. Le déjeûner consistera en thé, café ou chocolat, au gré de chacune.

---

ROYAL BIOGRAPH. — Au programme extraordinaire de cette semaine : *Le pauvre amour*, superbe film, avec, comme principale interprète, Lilian Gish, l'admirable artiste de *Le Lys brisé*. Avec *Violence*, nous assistons à un drame mondain et réaliste en 3 actes, supérieurement interprété; l'action est des plus captivantes et le film parfait. A chaque spectacle, d'autres films inédits complètent le programme. Dimanche 25, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

DEMANDEZ PARTOUT
„Luy" Cocktail
L'AS DES APÉRITIFS
MARQUE DÉPOSÉE DIOA
DISTILLERIE VALAISANNE, S.A.
SION

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD
Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs .. ..

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G.162 L

*Rédaction :* Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.